

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'Amérique n'existe pas

Jean-Michel Maulpoix

Volume 39, Number 2 (230), April 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32509ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Maulpoix, J.-M. (1997). L'Amérique n'existe pas. *Liberté*, 39(2), 91–104.

JEAN-MICHEL MAULPOIX

L'AMÉRIQUE N'EXISTE PAS

Qu'est-ce que la profondeur ? me demanda d'un air narquois la jeune Serbo-Croate qui enseigne à UCLA la civilisation française. Embarrassé, je voulus lui parler de cette obscurité que chacun demeure à soi-même, de ces nœuds si serrés de souvenirs et de désirs que l'écriture s'applique à délier, ou de ces contrées mal connues dont quiconque transporte le songe, mais dont il parvient si mal à ordonner les perspectives... Elle semblait ne pas m'entendre, comme si, de tout cela, l'Amérique se désintéressait, ayant décidé d'y mettre bon ordre, en confiant à des pasteurs, des psychologues ou des gourous le soin d'aider chacun à simplifier son âme. Ici, pas de « sujet », rien que des citoyens. Pas d'homme en soi, seulement des *human beings* constituant des majorités et des minorités, répertoriées selon des catégories anthropologiques de plus en plus subtiles – tel ce restaurant « chinois islamique » où je fus invité un soir à dîner dans l'une des banlieues nouvelles de Los Angeles.

L'Amérique serait-elle trop vaste pour se regarder toute, et selon un point de vue qui prétendrait être celui de la vérité ? Elle porte l'indifférence ou le bonheur à la façon d'un masque sur les traits effacés d'un visage de synthèse. Je comprends qu'elle ait inventé la figure de Mickey ou de Donald : de fausses faces détachées de toute intériorité, de simples schémas ou signaux,

des espèces d'animaux mannequins ou de prothèses humaines ayant en fin de compte pour fonction de démontrer grâce à quelques images simples qu'à tout problème on peut apporter des solutions et que seul compte le sens pratique dont chacun se montre capable.

Empressé et clientéliste, le sourire *cheese* de l'Amérique est tout le contraire du sourire d'un ange. Il ne recouvre aucune énigme, mais certifie l'éloignement définitif de l'absolu. Dans les églises et les musées de la vieille Europe, celui-ci prend encore la forme d'une perspective dans un paysage, ou d'un visage de madone. Il est une affaire de cadrage, un effet d'étagement, de fuite, d'incertitude. Il se reconnaît à un certain nombre de qualités difficilement mesurables. Mais ici, l'espace est si vaste, les dimensions sont si écrasantes que l'absolu ne peut se traduire qu'en termes quantitatifs. Ce sont les montagnes Rocheuses, les chutes du Niagara ou les tours de Manhattan. La grandeur ne se laisse pas apprivoiser, mais seulement conquérir. La conquête spatiale a métamorphosé le songe en performance technologique. Frappé d'éloignement, le surnaturel revient hanter la réalité sous les formes hallucinées du cinéma et de l'excentricité. Il a fallu inventer des étoiles filantes et des prophètes à la mesure du firmament. L'infini vire au sentiment pratique, la vie spirituelle à la médication psychosomatique : *fast therapy*, *rolfing* et *biofeedback*.

La préoccupation principale de l'Américain demeure sa vie concrète. Pragmatique, il veut une solution à chaque situation. Dieu se compte en dollars. L'irrationnel se gère, comme le reste, pourvu que nous y mettions le prix. À l'instar du budget de l'État, la vie humaine est encore pleine de trous qu'il va falloir boucher. Rien ne sert de théoriser, il s'agit d'être concret ou inventif. Le temps des systèmes a passé. L'existence est une rhétorique dont nous devons répertorier les

figures. Osons nous méprendre ou nous perdre : l'Amérique nous soutient, ésotérique et simple comme nos désirs. Peu importe que le cœur humain soit illisible ; nous habitons tous un poème, nous sommes pleins de chimères. Il convient d'éviter l'exil. La terre entière porte des jeans. Notre seul objet : vivre ensemble. La loi de la ruche est de faire du miel. *Make Honey, Make Money*. Ne cherchez pas la reine : elle se dissimule au cœur de l'essaim et va bientôt mourir. Ne dépensez pas votre temps en vaines histoires d'amour. Le cinéma et les journaux vous épargnent les chagrins privés. Soyez *cool*, il fait tiède. La température de votre cœur ne doit pas excéder 37°. Les néons de la ville s'allument : vous reconnaîtrez la nuit à la couleur de ses lumières.

Quand elle traverse l'Atlantique, l'Amérique se caricature. Telle qu'en elle-même, quoi qu'on en dise, elle ne s'exporte pas. Sortie de son espace, elle vire au cliché. Elle était une manière de réponse urgente et mobile au vertige immense de l'espace, et voici qu'elle contresigne en Europe l'épuisement du passé et de sa mémoire. Partout où il y a du vide, l'Amérique se jette et l'occupe. D'abord d'est en ouest, en se ruant à travers son propre territoire, ensuite en intervenant dans le monde, enfin en disséminant partout ses boîtes de coca, ses paquets de Marlboro et ses Mac-Do. *L'Amérique n'existe pas* : elle se précipite vers tous les endroits où elle pourrait être. Elle occupe le terrain. Elle s'invente à mesure, sortant sans cesse de soi. Elle ne se referme sur elle-même que dans les moments difficiles de son histoire, lorsqu'il lui faut ressaisir le sens de ce mouvement qui brûle l'une après l'autre chacune de ses frontières.

À la différence de la vieille Europe qui gère tant bien que mal les éclats perdus du passé et qui se

considère avec mélancolie en songeant qu'elle fut naguère une belle femme dont s'est lentement flétri le visage, l'Amérique ne saurait subsister si elle cessait de jeter ses feux et n'était plus que la vague mémoire d'une splendeur oubliée. Qu'elle perde au plan politique ou économique une part de sa puissance, et voici qu'elle s'en invente une autre. Car elle n'est en définitive rien d'autre que cette aptitude à la mobilité et à l'adaptation. Rien d'autre peut-être que l'homme tel qu'en son milieu il s'inscrit. L'homme tel qu'il voudrait *faire sa vie* et ne concéder à personne le soin d'en décider pour lui : ni dieux, ni princes, ni rêves même ou systèmes de pensée. L'homme pressé d'arriver à soi par le seul chemin de sa finitude, embarqué avec d'autres désireux du même but.

On s'en va faire fortune en Amérique, on y va pour tenter sa chance et affronter le sort. On y va mesurer ses forces, voir ce dont on s'avère capable. On n'y attend pas de salut, pas d'autre secours que pratique. La vie est une tâche urgente, qui ne peut se remettre au lendemain. Si l'on n'en fait pas quelque chose, ce bien aura été usé pour rien, gâché et perdu pour toujours. L'éternité n'est pas le bien des hommes, ils n'y peuvent que perdre leur temps. Soyons concrets, entraïdons-nous, faisons commerce. L'horizon n'est pas dans les cieux, mais droit devant nous. Le Seigneur aime ceux qui travaillent : il ne saurait nous en vouloir de prendre soin de notre vie. Prions et chantons ses louanges, c'est notre frère, pas notre dieu : une semaine lui a suffi pour créer le monde, il ne nous en faut pas davantage pour le construire.

Cette terre est une vitamine puissante. Aucun des spectacles qu'elle m'offre ne me laisse indifférent. Je ne suis ni bluffé ni séduit, seulement mis en alerte. Parfois,

pourtant, le rêve me gagne ; il a raison de mes défenses. Je me remets alors à croire que la vie n'est rien d'autre qu'une immense et frémissante passion. Il suffit de vouloir, tout est possible. Ce rêve ne saurait se briser qu'en devenant cauchemar : il ne supporterait pas de s'épuiser dans la réalité même. Aucune usure ne pourrait en avoir raison. L'échec est interdit : le suicide est sa sanction. *Dream or die*, me crient les affiches, les chromes et les néons. *Dream or go back. Here, life is unreal.* Dans ce mélange de Côte d'Azur et de supermarché, coincé entre l'Océan et le Désert, je ne songe alors qu'à m'abandonner à ce qui s'appelle, après tout, le bonheur de vivre. Je sais d'ores et déjà que je conserverai une intense nostalgie de ce que je n'aurai pas aimé.

L'Europe m'est un souvenir si étriqué, face à une telle idée d'immensité. Le vieux continent me paraît si gris, si lourdement prostré entre ses frontières, tellement inapte à régler ses conflits et à rebondir vers le futur. Il porte la mémoire de sa glorieuse histoire comme un fardeau. Son passé l'entrave. Qu'a-t-il encore à opposer à l'Amérique, hormis des pensées comateuses et des herbiers de leurs fleurs mortes ? Où sont ses inventions, ses théories, ses révolutions et ses enthousiasmes ?

Circuler en Amérique, c'est se rendre à l'évidence que les représentations plus ou moins vagues que l'on s'était faites de l'infini étaient en somme à la mesure d'un villageois qui rêve de s'installer dans une sous-préfecture pour y ouvrir un commerce de quincaillerie. C'est reconnaître que l'on n'avait pas osé donner à ses propres désirs leur véritable étendue, et que l'on s'était blotti comme un enfant dans un monde trop petit. L'Amérique réveille en moi une dimension enfouie, celle peut-être de *l'espérance*. Comment retourner d'où je viens ? J'ai pris goût à me perdre. Je me déplace ici comme un permissionnaire qui devra regagner bientôt

sa cellule et qui boit avec avidité chaque minute de vraie vie.

Je ne cesse en fait de quitter, puis de regagner l'Amérique. Elle est comme une pensée que je perdrais de vue par moments. Un curieux phénomène de décalage mental me conduit à oublier parfois où je suis et à reconstituer intérieurement mes appuis européens, puis à réintégrer soudain cette réalité autre qui me prend en défaut. Il fallait que je m'en évade un instant, comme on se délivre de la veille dans le sommeil, afin d'en supporter la pression. Mon esprit se tord sur lui-même pour changer de point de vue. Au lieu de considérer le monde à partir de ma culture propre, je dois essayer sans cesse de l'interpréter en soi, ou de m'appuyer sur lui pour tenter de comprendre mon regard même. Il me faut, à tout moment, reprendre langue avec une réalité qui me bouscule et me défie. Les gens, les lieux et les objets posent et interrogent en moi l'Amérique tout entière comme une énigme à éclaircir, une espèce d'intrigue policière qui me change à mon tour en vague héros de série noire.

L'Amérique ne se visite pas, elle se regarde. Ni donjon médiéval, ni château renaissant, sinon sur le mode de la citation ou du décor de cinéma. Seulement des constructions, des routes, une profusion d'espace, des silhouettes qui bougent. Je suis un appareil photo, une caméra, un magnétophone : toujours sollicité, je visionne et j'enregistre sans relâche. Mes notes sont des *rushes*, des bouts d'essai. Chaque nouveau déclic entame un nouveau film. La vacuité m'emballé : je suis un voyageur sous vide. Ce n'est pas ce que je retiens qui importe – peut-être en définitive ne retiendrai-je rien – mais cette attention et cet étonnement de tous les instants qui concerne moins les choses que leur agencement, leurs relations, leur succession même dans

l'espace. Tout me devient spectacle, tout fait signe, tout fait image. La Californie est un rythme qui ne laisse pas le visiteur en paix. À chaque carrefour, elle l'interpelle et lui jette l'Amérique aux yeux, comme une poignée d'étoiles filantes.

Ma grammaire visuelle se trouve prise en défaut. Le *centre* s'est perdu. Je ne le retrouve pas là où il devrait être. En Europe, il demeure le secret principe d'une hiérarchie : l'espace et la société s'organisent autour de lui, en cercles concentriques. Dans un village, c'est une place avec une église, une mairie, une poste, un café, un bureau de tabac ; dans une grande ville, sa partie la plus ancienne et ses monuments les plus notables. On le sait, le cœur obscur de la vieille Europe est sa mémoire. À l'inverse, il n'y a pas ici de centre qui organise votre vie ou votre trajectoire. Pas de passé lointain, seulement un avenir proche. Exister, c'est alors parer au plus pressé. Prendre les mesures qu'il faut. Anticiper pour s'adapter à la situation. Aussi l'œil éprouve-t-il les plus grandes difficultés à se poser sur l'Amérique. Il ne peut, en définitive, que bouger avec elle : un regard chasse l'autre sans que parvienne jamais à s'organiser quelque vision d'ensemble. Pour la pensée, les abris sont rares. On ne connaît ici que des apparences d'idées. Il n'existe pas d'endroit construit par les hommes qui se chargerait de vous ramener au sentiment de la précarité ou de la vanité des entreprises humaines. Les églises sont trop neuves, et les gratte-ciel trop à leur place. Le cœur des êtres reste invisible. Ici, on ne montre pas le dedans. C'est une arrière-cour dont on se méfie. Au-dehors réside le salut, au dedans l'enfer et l'angoisse. L'Amérique a pris le parti des apparences.

L'Amérique, à New York, s'élançait vers les cieux. Elle brandissait sa torche et proclamait très haut sa

puissance devant le monde, devant Dieu et devant elle-même. À Los Angeles, elle s'étale et dispose les étoiles filantes à même le sol. Elle prophétise que dans les siècles futurs l'équivalent profane de l'élévation sera la circulation. Elle substitue l'interactivité à la prière et le *computer* au *building*.

Hormis les gratte-ciel de *Downtown*, rien ne paraît construit avec le souci de durer. Conçues pour encaisser les chocs des tremblements de terre, les villas de bois gardent un air de western. Peut-être l'esprit pionnier est-il la seule véritable mémoire sur laquelle se fonde l'Amérique et dont il lui importe de renouveler périodiquement les figures. Dans le désert Mojave, j'ai croisé des 4x4 tirant des roulettes de camping bâchées comme les chariots du temps de la ruée vers l'or. Palm Springs est une oasis aux allures de fort et de coffre-fort. Et lorsque les voitures font demi-tour au milieu d'une avenue, on croirait voir un cow-boy imposant une brusque volte-face à sa monture. Ce sont jusqu'aux inégalités du macadam qui jouent à l'oreille du chauffeur la vieille musique des sabots sur les cailloux.

Naguère, on partait vers l'Ouest; aujourd'hui, on circule. Chacun alimente en kilomètres son périssable, son transitoire. Il mange des yaourts maigres, il court, il surfe, il roule, mais après quoi, sinon cet espèce de rêve qu'il est à lui-même. En Europe, nous courons *après* quelque chose ou quelqu'un; ici, chacun court *dans* quelque chose qui l'exalte et qui le transporte: l'Amérique de son propre « moi ». D'où la gratuité du mouvement, devenu acte de présence.

Un pionnier est un homme qui inaugure des horizons. L'Amérique est une faim en soi, un corps qui n'existe que par ce qu'il ingurgite, digère ou régurgite, une espèce d'adolescent extrême, ne cessant de croître et ne pouvant espérer parvenir quelque jour à sa taille

adulte. Si peu assurée de sa substance et de ses limites, il lui faut sans répit compter comme Picsou ses dollars et palper ses propres contours en répétant « ceci est mon corps », « ceci est mon sang ». D'où l'attention de mère anxieuse que l'Amérique porte à ses *kids* : en laisse-t-elle un se perdre loin de ses frontières que son propre corps menace de se déliter tout entier. Elle n'est en effet qu'un principe de rassemblement et de croissance. Elle n'existe que par son aptitude à regrouper et à capitaliser tant bien que mal des êtres et des objets qui ne tiendraient ensemble nulle part ailleurs.

Los Angeles n'est pas une ville. Plutôt un mode de connexion, un circuit intégré de *freeways*, une espèce de mégalopole fantôme, hantée par des ombres d'hommes et de femmes qui partent dans le *smog* à la recherche de leur âme ou de leur corps, un volant de sport entre les mains. Je suis un des rares quidams à marcher dans mon quartier, pour y déchiffrer les jardins et les façades. Souvent, les *joggers* qui approchent et vont me dépasser me lancent dans le dos un sonore *excuse me*, de peur que je prenne peur. Le voisin qui fait uriner son chien sous les lauriers-roses, sur le coup de vingt et une heures, au pied de son immeuble, salue aimablement ce passant qui le croise : dire bonjour dans la nuit déjoue quelque menace. Autrui suscite la crainte.

Faute d'avoir pris le risque de m'aventurer dans les ghettos d'East End ou de Watt, je n'aurai pas réellement perçu la violence de la cité, mais seulement son effet et sa cause : l'indifférence. À Hollywood ou à Venice, le soir, quand les touristes sont rentrés chez eux, les promenades redeviennent la propriété de quelques bandes de Latinos qui débarquent de leurs immenses limousines aux roues bizarrement minuscules. Ils déambulent comme des chasseurs. Seul le troupeau protégé : tout animal qui s'en écarte est condamné.

J'aime d'ordinaire traîner dans les quartiers obscurs des grandes villes. Les ruelles sombres m'attirent davantage que les musées, et je me sais de taille à m'y défendre. Mais à Los Angeles, pour la première fois, je me suis senti vulnérable, incapable de tenter le diable, contaminé par une peur diffuse qui n'était sans doute que le revers de cet espace dont l'ouverture m'exaltait tant. Je n'ai pas éprouvé le besoin de tenter le diable, parce que l'inconnu se présentait sans cesse à moi sous de multiples espèces: je n'avais alors plus aucun joug mental à secouer. Ma vie m'était redevenue vivante. Châtré par l'Amérique, j'avais donné congé à mes démons. Attentif et détaché, l'observateur avait pris le pas sur l'aventurier. La curiosité intellectuelle me tenait lieu de désir.

Hollywood m'est apparu comme un endroit sinistre. Ce boulevard est obscène: on y foule aux pieds des souvenirs d'étoiles. La pure exhibition n'y montre rien qu'elle-même. Des images d'images s'écaillent devant des scènes vides. On vend la laque et le dentifrice de Marilyn, les seins de Mae West et l'imperméable de Bogart. Ce commerce de clichés constitue une espèce proprement américaine de pornographie pudibonde, sans corps, sans éclat, sans attrait, sans trouble. Hollywood est un immense sex-shop dépourvu de sexe, qui fait commerce d'un simple étalage de renommées. On n'y peut rien saisir des ombres qui l'ont rendu célèbre: seule subsiste l'empreinte de leurs pieds et de leurs mains, coulée dans le béton. Le train miniature des studios Universal n'offre plus qu'un voyage en toc.

Le même sentiment m'écoeure devant les boutiques luxueuses de Rodeo Drive. Cartier, Chanel, Saint-Laurent, Dior: tout le luxe parisien se concentre et s'affiche au long d'une rue d'une centaine de mètres.

Mais tandis qu'à Paris cette élégance est prise dans une histoire, incluse dans une architecture, relativisée et comme justifiée par son entourage, elle n'existe ici qu'à l'état de façade: son arrogance éclate. La boutique Chanel a l'air d'un décor en carton-pâte. Les magasins n'existent pas: ce sont des dessins, des icônes, un trompe-l'œil de cinéma. Même les vendeurs sont trop parfaits: bronzage éclatant, costume impeccable, ils semblent préparés pour un *show*, ils ont pris la pose des mannequins de celluloid, des présentateurs de télévision ou des starlettes. Au paradis du *body-building*, il en va des buildings comme des corps. Interdit d'aller voir ce qui se passe derrière. On glisse sur un tapis de pellicule en technicolor. On ne quitte pas l'écran de cinéma: la scène est sans coulisses.

À quelques kilomètres de Rodeo Drive, les Chicanos, les Latinos, les Noirs règnent sur leurs ghettos. Une nuit d'émeute peut-être, au lieu de mettre à sac leurs supermarchés et de brûler les pneus de leurs guimbardes, ils descendront vers Beverly.

Mon copain Ronald me résume en rigolant les péripéties de ce *business* qu'est sa vie: ses successifs commerces... une boutique de squelettes, sur Columbus avenue, à New York, un magasin de vêtements pour animaux de compagnie, doublé d'un salon de massage, pour chats, chiens ou lézards, une grande surface spécialisée dans les préservatifs en tous genres, une librairie, salle de jeu et un cabinet de *piercing*. À présent, il partage son temps entre la vente de kits de survie et son cabinet de thérapeute pour caniches souffrant de troubles psychologiques.

Son pote Harry a fabriqué des bombardiers B1 chez Rockwell, des missiles MX chez Northrop et des hélicoptères de combat chez McDonnell-Douglas. Depuis

la fin de la guerre froide, il est au chômage, mais il continue de s'intéresser au rayon de la mort.

L'Américain type est un homme qui a réussi. Un Américain qui échoue est une aberration. Seul s'impose réellement celui qui rappelle à l'Amérique qui elle veut être, prête corps à ses slogans et aiguillonne ses forces. Politicien, homme d'affaires, ou star, il s'empare du drapeau et le brandit. Il confirme à chacun la validité de ses espérances. Il assure que les rêves prennent une réalité terrestre. De ce point de vue, la chanteuse américaine idéale doit se situer quelque part entre les provocations érotiques de Madonna et le visage d'ange de Mariah Carey quand elle serine à l'Amérique ce refrain qui lui est cher : « *the hero lies in you* ». Quiconque peut applaudir en soi une gamine aux cheveux bouclés.

De son côté, Michael Jackson représente le Californien type : un clone hermaphrodite, un mutant composite, un métis absolu, un adolescent transracial sans âge réfutant toute forme d'individualité, la synthèse génétique de toutes les appartenances et de tous les effacements.

Le Californien est à lui seul toutes les races et toutes les cultures. Autant dire qu'il n'existe pas : à travers ce défaut même, il incarne l'Amérique. Son chauvinisme – est-ce ici le mot qui convient ? – et sa fierté s'expliquent par la parcelle de puissance absolue qu'il détient du lien social, si peu identifiable, si menacé soit-il. Citoyen d'un vaste principe de cohésion, il est un grain de sable que le statut d'Américain agglutine en ciment mental. Il est quelqu'un depuis nulle part, depuis partout, ce colosse qui transporte l'Amérique sur ses épaules d'enfant et plante son drapeau sur la Lune. Telle serait ici la prouesse : donner aux citoyens le sentiment qu'ils règnent sur le système solaire.

Qu'en pense le clodo crasseux qui s'en va poussant son caddie entre les Cadillac de Santa Monica ? Étrangement, il sourit : sur sa misère aussi flotte l'acquiescement béat de la Californie. Je n'avais pourtant jamais vu auparavant une telle quantité de saleté accumulée sur le dos d'un seul homme. Ici, même les *homeless* ont quelque chose en plus. On ne fait rien à moitié. On ne peut être qu'intensément ce que l'on est : milliardaire ou mendiant, petit-bourgeois ou étudiant, ouvrier ou fermier, noir ou blanc, jaune ou rouge, homosexuel, capitaliste ou obèse. L'Amérique est une apothéose de particularismes changés comme par magie en particules de démocratie. L'exaltation des minorités et la multiplication des ghettos qui apparaissent en France comme une perversion de la démocratie et une menace pour la cohésion de la République sont ici perçues comme un *challenge*.

À chacun son territoire, son bout de scène, son rôle, sa partition. Personne n'a le droit d'y toucher. Plus fondamentale que le lien social subsiste entre les êtres l'ombre d'un revolver imaginaire : je te tiens en respect, tu me tiens en respect ; n'empiète pas sur mon territoire, je ne franchirai pas ta frontière. Tu peux être marxiste, *spermeater* ou fermier, ça ne me regarde pas. Chacun chez soi, chacun en soi. Nous sommes tous des étrangers. Nous venons tous d'un ailleurs quelconque. Ce pays n'est natal pour personne : on n'y attache que ses désirs, ses projets et son portefeuille. On sait tous qu'un beau jour la Californie s'engloutira dans la mer.

Me voici donc réduit, comme quiconque, à l'état d'homme invisible. Je ne suis plus celui que l'on connaît, un organisme pourvu d'attaches. Seulement un des passants qui passent, vers midi, sur le boulevard. *Anywhere out of the world*. Baudelaire serait satisfait : je

m'habille avec soin, sachant que nul ne peut me voir. Là même où personne ne l'observe, le dandy post-moderne californien pousse à son paroxysme le soin d'une élégance et d'une existence pour rien. Il montre à ses propres yeux un tempérament de star : pose et désinvolture savamment calculées. Vivant à l'aise et détaché face à un invisible objectif, comme une vedette depuis longtemps habituée à la traque incessante des paparazzi, il convertit en apparence ce que l'Amérique lui offre en étendue. Avec son pouvoir, sa culture, son impérialisme, ses superproductions, qu'est-elle d'autre qu'une grande surface dans laquelle le monde entier rêve de venir pousser ses caddies au long de travées regorgeantes.

Je m'en tiendrai désormais à cette idée simple et absurde : *l'Amérique n'existe pas*. Ce n'est pas un pays, mais un espace. Ce n'est pas un État, mais un mode de coexistence. Et pourtant, elle roule les épaules, elle se montre et se regarde, étonnée, fière et surprise d'être là ; ce regard même est tout son être. Plutôt qu'un cauchemar ou un rêve, l'Amérique est une hallucination.